

gregory
buchert

cales



malakoff

malakoff

gregory buchert

malakoff

roman

verticales

© Éditions Gallimard, mars 2020.

Couverture : D'après En route, avec Souleyron et Filhol.
Photographie d'Eugène Trutat, Gallica.bnf.fr /
Bibliothèque municipale de Toulouse

À Sarah
À Andrea

« À partir de maintenant, c'est moi qui décrirai les villes, avait dit le Khan. Toi, dans tes voyages, tu vérifieras si elles existent. »

Italo Calvino, *Les Villes invisibles*
(Traduit de l'italien par Martin Rueff)

Jeudi 7 janvier 2016
Vingt minutes d'entretien

J'ai d'abord cru que la sonnerie faisait partie de mon rêve. Idem pour cette lumière bleue qui jouait sous mes paupières mais n'était rien d'autre en fait que l'aura pulsatile de mon smartphone sur la table de nuit. Et lorsque enfin j'ai décroché, il m'a fallu plusieurs secondes pour reconnaître sa voix diluée dans un léger fond d'exotica. J'ai inspecté l'écran mais il n'affichait aucun nom. Les coups de fil de Jacques sont trop exceptionnels – environ un tous les deux ans – pour que son numéro soit enregistré dans mes contacts. Le *jetlag* de l'appel en revanche portait sa marque. *Je suis à l'étranger*, a-t-il dit sans plus de précisions. Comme tous les rentiers du marché de l'art international, Jacques vit dans un jour d'été sans fin ; les avions qu'il attrape décollent toujours à temps pour éviter la nuit, qui soustrait les œuvres d'art à la vue et suspend les affaires.

D'ordinaire, les collectionneurs de son envergure ne s'entichent pas d'artistes comme moi, trop besogneux pour le rythme du marché. Le soutien que m'apporte Jacques – occasionnel certes mais sincère et désintéressé – s'explique avant tout par nos origines communes : une ville de sous-préfecture

où l'on ne s'est jamais croisés, du fait de notre écart d'âge et de son départ précoce pour d'autres horizons. Nous fîmes connaissance à Paris, il y a dix ans peut-être, lors d'une exposition collective à laquelle je prenais part. Le soir du vernissage, reconnaissant les rues de Hawenau dans l'un de mes films, Jacques, après une rapide enquête au gré de la foule, vint me trouver pour s'épancher sur les souvenirs qu'il gardait de ce *patelin*, avec lequel il avait coupé les ponts trente ans plus tôt. D'emblée nous éprouvâmes un curieux sentiment de fraternité, comme deux ressortissants d'un pays minuscule se croisant par hasard au bout du monde – en Terre de Feu par exemple – et se liant d'une amitié soudaine qui n'aurait pu voir le jour en d'autres circonstances.

Depuis cette soirée, Jacques resurgit dans ma vie de loin en loin, toujours à son initiative, toujours par téléphone et à des heures indues, pour s'informer notamment de mes projets en cours, dont il soutient parfois la production. Sentimental, le collectionneur ne manque jamais au passage de m'interroger sur Hawenau, incapable qu'il est d'entendre que je ne vis plus là-bas depuis des lustres. Je l'imagine faire les cent pas sur le quai brûlant d'un port franc ou reposer son dos dans les jardins d'une grande biennale et, survolant son répertoire d'un doigt paresseux, choisir tout à coup de m'appeler (nonobstant les fuseaux horaires), dans l'espoir que notre échange lui rappellera quelque souvenir d'enfance.

En ce moment ? Rien sur le feu non, lui ai-je dit ce matin-là, encore moins à 5 h 50. — C'est la panne ? — La panne ? Non c'est... Et je me suis mis à réfléchir dans le vide, les yeux rivés sur une étoile phosphorescente oubliée au plafond par

d'anciens locataires. Jacques a pesté contre une colonie d'oiseaux marins qui le harcelait, puis il a embrayé : *dis-moi, je viens de voir passer un programme de résidence qui pourrait te convenir. Bon c'est pas la Villa Médicis mais tout de même, les conditions d'accueil m'ont l'air plutôt bonnes. — Une résidence ? Faut voir... C'est où ?* ai-je demandé en culbutant vers une zone plus fraîche du matelas. — *À Malakoff, j'ai l'appel à candidature sous les yeux, t'as de quoi noter ?* Las, j'ai dit oui mais c'était faux. Du fond de mon lit, j'ai simplement répété les informations que me dictait le collectionneur en marquant chaque fois une courte pause laissant penser que j'étais bien en train d'écrire. Mais déjà mes yeux se refermaient, et mon esprit de se retirer dans un décor de toundra, aux abords d'une ville fantôme qu'il me semblait avoir explorée en d'autres temps. Pour le reste, j'ai tendance à penser que les descriptions de rêves procèdent toujours d'une forme de filoutage artistique.

À mon réveil trois heures plus tard, si le coup de fil de Jacques me paraissait irréel, le nom de Malakoff en revanche était gravé en moi, sensible comme une cicatrice rouverte, brillant comme un tesson de nacre glané lors d'une pêche nocturne. Regrettant de n'avoir pris aucune note, j'ai aussitôt consulté mon historique en vue de rappeler Jacques, non sans avoir d'abord – enfin – sauvegardé ce que je croyais être son numéro. *Pan Pacific Hostel, how may I help you ?* Contre toute attente, c'est le barman d'un palace qui m'a répondu, cela dans un anglais sans accent – pas même anglais – de sorte qu'il m'était impossible de savoir à quelle partie du globe j'avais affaire. J'ai demandé M. Chantome. Incapable de me

renseigner, l'homme a transféré l'appel vers la réception, où l'on m'a fait savoir que Jacques avait libéré sa chambre une heure plus tôt. Mis à part peut-être un sms lors de sa prochaine venue pour la Fiac, je n'aurai plus de nouvelles avant deux ans.

Au fil de la journée, sur le trône, devant ma tasse de café, au rayon frais d'un supermarché ou dans l'espace d'art où je travaille, le nom de Malakoff s'est lentement imposé à moi, rétablissant dans mon cerveau des voies de communication désaffectées. Je ne le comprenais pas bien encore, mais la ville ne faisait que reprendre la place qu'elle avait graduellement perdue dans mon imaginaire – voilà des années. Sous le charme, j'ai passé la journée à me répéter son nom, à le refaire fonctionner. Il y a comme ça des jouets d'enfance que l'on exhume incidemment d'un carton, et dont on se demande comment diable on a pu faire pour les oublier. On interrompt la tâche en cours et l'on retrouve soudain toute l'astuce nécessaire à leur manipulation. Malgré le temps, la main est toujours aussi sûre et la magie revient, cela avec d'autant plus de force qu'on l'avait oubliée. Ainsi en est-il allé pour moi de Malakoff.

Voilà donc l'histoire que j'ai rapportée ce matin aux membres du jury (cela en brochant un peu j'en conviens), quand ceux-ci m'ont demandé comment j'avais eu vent de la résidence et pourquoi j'y postulais. Vu leurs têtes, ils n'attendaient sûrement pas une réponse à ce point longue et alambiquée. Mais je n'y peux rien, c'est ainsi, mon imagination dès qu'elle entend parler de Malakoff, dès qu'elle entrevoit l'hypothétique Russie, se met à faire des volutes que j'ai peine

à endiguer. C'était le cas dans mon adolescence, ça l'est de nouveau depuis que Jacques, ignorant la portée de son geste, a remis cette ville au centre du jeu.

Tout a commencé l'année de mes seize ans, en découvrant une monographie dédiée à l'un des plus grands pastellistes du xx^e siècle qui avait à Malakoff son atelier, et l'a peut-être encore. De lectures en relectures, l'ouvrage a rapidement fait office de drogue douce pour l'ado que j'étais, notamment parce que ce nom, Malakoff, jamais vu ailleurs et dès l'abord si pittoresque à mes yeux, ce nom qui revenait à chaque page, m'inspirait toutes sortes de rêveries géographiques au réveil desquelles j'étais systématiquement perdu – parachuté quelque part sur le plateau central de Russie. J'avais beau pressentir que la commune se trouvait en France, je la soupçonnais de contenir un ailleurs plus vaste, plus romanesque. Durant des années, j'ai même veillé à maintenir le flou qui entourait son exacte localisation, afin de préserver ce léger état d'incertitude que j'appelais à l'époque, avec une touche de snobisme : mon trouble russe. Pour cela, il m'a suffi d'en savoir le moins possible et de ne pas m'y rendre. D'ailleurs jusqu'ici, l'occasion ne s'était jamais présentée.

En Malakoff, j'ai longtemps vu le versant mythique et désirable de Hawenau, où je suis né et dont je ne suis parti qu'à l'âge de vingt ans. Une ville sans magie apparente, tout juste assez prospère pour y faire sa vie. Une école pour chaque âge, un commerce pour chaque besoin, une tombe pour chaque mort. Aucun superflu sinon sa piscine à vagues et sa forêt de pins plus grande que le Grand Paris. Là-bas, j'envisageais le monde avec langueur ainsi qu'on devait le faire au temps des

grandes découvertes. Mon esprit mettait les voiles en invoquant des noms de lieux inconnus, villes ou régions du globe que je ressaisais comme des formules incantatoires. Mes plus belles fugues, je les dois à la Sologne, à la Rhénanie-Palatinat (un *land* allemand que je ne sais toujours pas placer sur une carte) et bien sûr à Malakoff, où j'ai débarqué aujourd'hui à trente-deux ans révolus, pour y passer un oral de vingt minutes avec, à la clé, trois mois de résidence entre les murs du centre d'art municipal, comprenant logement, atelier et bourse de recherche.

Directrice du lieu, fonctionnaires de la culture incarnant chaque échelon du territoire, commissaire d'exposition, critique et artiste lauréat de l'année passée, ils étaient huit face à moi, chacun derrière sa bouteille de Cristalline et son bloc-notes, affichant cet air affable de l'expert en psychiatrie qui cherche à amadouer son sujet pour mieux le disséquer. J'étais électrique. Après avoir si longtemps habité cette ville par la pensée, après en avoir perdu puis recouvré le souvenir, il était hors de question qu'elle m'échappe de nouveau et que je rate l'occasion d'y séjourner vraiment. Du reste, parmi les cinq artistes encore en lice, je crois pouvoir dire sans leur faire offense que j'étais le plus légitime ; pas un ne subissait plus que moi l'attraction de Malakoff. Mais pour être choisi, encore fallait-il que j'aie un projet, et que je parvienne à l'expliquer. Or dans mon esprit, tout s'embrume dès qu'apparaît mon trouble russe.

Tassé sur ma chaise, frottant mes mains moites par-dessous la table, j'ai donc commencé par évoquer ce que je prends le temps de réécrire ici ce soir, puis j'ai expliqué vouloir me mettre en quête de ce *je-ne-sais-quoi*, de ce *presque*

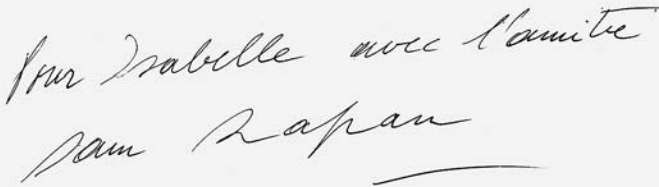
rien de Russie qui fut un jour vaporisé dans l'air de cette ville. *Et j'aimerais aussi retrouver Sam Szafran, ai-je dit, le plus grand pastelliste du xx^e siècle avec Odilon Redon et Edgar Degas.* Sam Szafran : a-t-on déjà entendu un nom plus beau que celui-ci, avec ses pleins et ses déliés ? Qu'on le prononce un peu vite et il devient presque impossible de distinguer la césure entre le prénom et le nom de famille, de sorte que l'ensemble prend l'allure d'une ligne mélodique aux origines difficilement identifiables. Du temps où je dévorais le catalogue raisonné de son œuvre, tandis que ses images me tiraient de l'ornière en éveillant ma vocation, combien de fois n'ai-je pas voulu rencontrer l'homme caché derrière ce nom séraphique ? *Donc voilà mon programme, ai-je conclu, faire le voyage en Russie et me rapprocher de Sam Szafran, enfin s'il est encore en vie...* Tout le monde prenait des notes. *Voilà...* Alignés comme dans la Cène, les membres du jury ont sorti le nez de leurs feuilles avant de se jauger pour voir qui interviendrait le premier. Un téléphone a retenti dans les étages du centre d'art. J'ai compté trois sonneries avant que le représentant du ministère – la cinquantaine, petite barbe grise, foulard à motifs paisley et lunettes fantaisies – ne prenne finalement la parole pour grappiller quelques informations supplémentaires *au sujet de ce... comment dites-vous ? Sam Szafran c'est ça ?* Ses voisins ont approuvé en chœur et j'ai compris que personne ici ne voyait de qui je parlais. Personne excepté ce critique aux épaules pelliculeuses qui, tout en se balançant sur sa chaise, m'a posé cette question dont il connaissait la réponse : *c'est le type qui peint des escaliers, non ?*

L'œuvre de Szafran est certes confidentielle, d'aucuns penseront même que c'est une peinture anachronique sur laquelle n'aurait jamais soufflé le vent des avant-gardes, mais j'étais malgré tout stupéfait qu'elle soit à ce point méconnue des initiés. Raison de plus pour s'y intéresser, me suis-je dit. J'ai aussitôt fouillé mon sac pour en extraire ma vieille monographie et l'apporter au jury qui, me laissant venir à lui sans rien dire, a pu apprécier le concert de mes semelles de crêpe sur le lino. De retour à ma place, j'ai attendu que l'édition soit passée par toutes les mains, circulant au gré des commentaires que les uns et les autres échangeaient à mi-voix. Qu'ont-ils découvert dans cet ouvrage usé jusqu'à la corde ? Des aquarelles et des pastels exécutés entre le début des années 60 et la fin des années 90 (le catalogue a paru en 1999) organisés en trois séries majeures dont les motifs se répondent et parfois même se superposent : des vues d'ateliers tout d'abord (ceux que l'artiste a occupés dans sa jeunesse, dévastés par le vent, la neige ou la pluie, et celui de Malakoff surtout, saturé de philodendrons et autres plantes primitives), des cages d'escalier ensuite, que l'on croirait peintes à travers l'œil-de-boeuf d'une porte palière, et enfin des sous-sols d'imprimeries, dont les machines mises au repos évoquent les mécanismes abstraits du *Grand Verre* de Marcel Duchamp. Ici et là se cachent ou déambulent des silhouettes atones, locataires d'un bâtiment-monde qui déborderait l'œuvre elle-même et relierait entre eux ces trois types d'espaces a priori discontinus. J'ai toujours voulu croire que ce lieu chimérique suggéré par Szafran dominait Malakoff comme l'Alhambra domine Grenade.

Et d'où vient cette dédicace ? — Pardon ? — D'où vient cette dédicace en première page ? "Pour Isabelle avec l'amitié, Sam Szafran" ? La question m'a été posée par une femme d'environ quarante ans, port altier façon Barbara, chargée des arts plastiques à la DRAC Île-de-France. Après avoir jeté un œil à la montre que je m'étais fait prêter pour l'entretien, j'ai donc abordé la préhistoire dudit catalogue en expliquant que l'Isabelle en question était une cousine à moi et qu'elle avait croisé Szafran quelques semaines avant l'an 2000, au cours d'un dîner qui eut lieu à Martigny, commune des Alpes suisses que là encore je ne pourrais situer précisément. Isabelle était alors serveuse au Belvédère, un établissement trois étoiles où finissaient tous les vernissages de la fondation Gianadda. Là-bas, elle recevait chaque fois un catalogue de l'exposition en cours qu'elle ne manquait jamais de m'offrir lors de ses retours à Hawenau, pour les fêtes de fin d'année. Elle était mon oncle d'Amérique, et les volumes qui transitaient dans ses bagages furent les tout premiers de ma bibliothèque. Dans l'ordre : Chagall, Picasso, Turner, Kandinsky, Gauguin, de Staël, Matisse, Bonnard et Szafran. C'est avec eux qu'a débuté mon éducation à l'art, éducation longtemps subordonnée à la programmation paisible, un brin bourgeoise, de la mystérieuse fondation Gianadda. Toutefois parmi ces neuf livres, seul le *Szafran* eut cette influence sur moi. Rien de clairement défini non, plutôt un magnétisme comme celui que peut exercer la Lune sur la sécrétion des humeurs, la croissance des plantes et le balancier des océans. Il renfermait des noms propres envoûtants, un climat d'intimité nocturne au cœur de la grande ville, et puis cette dédicace que j'imagine griffonnée dans un salon cossu, entre la poire et le fromage, un soir de novembre

1999. Vue de ma province, cette poignée de mots m'entrouvrait la porte d'un monde inconnu, c'était un sésame pour franchir le seuil d'une fête où l'on a pas été convié. *Si vous regardez bien*, ai-je dit au jury en essayant d'improviser une conclusion, *avec le temps, l'encre de la signature s'est reportée sur les feuillets suivants, jusqu'à disparaître en page 6. On dirait la trace d'un animal sauvage filant dans la neige. C'est lui que je viens retrouver à Malakoff.*

SAM SZAFRAN



pour Isabelle avec l'amitié
Sam Szafraan

L'entretien finissant, mon trac s'est dissipé pour faire place à un léger étourdissement. Le débit mal maîtrisé de mes paroles plus toute la caféine ingurgitée avant l'oral m'avaient plongé sans prévenir en état d'hyperventilation. Je n'ai repris le contrôle de mes fonctions qu'en fin de journée, après avoir marché dans Paris et mangé un sandwich du côté de Bercy, en attendant qu'arrive l'autocar qui me ramène actuellement à Lille. J'ai eu droit à ma place favorite, celle qui surplombe l'escalier des toilettes et offre un peu de champ au regard. Devant, une horloge digitale fait briller la calvitie du chauff-

feur en indiquant 18 h 42. Nous venons à l'instant de passer le parc Astérix, reconnaissable aux arabesques bleues de son grand-huit figé dans le soir. C'est la séquence que je préfère sur l'autoroute A1 : le parc d'attractions à peine ébauché, aussitôt relayé par une succession de prairies inondables venant buter contre la forêt d'Ermenonville. Ici, je guette chaque fois le panneau d'intérêt culturel annonçant que le cénotaphe de Jean-Jacques Rousseau se trouverait dans les parages, sur une petite île bordée de peupliers, à en croire le pictogramme blanc sur fond brun.

En attendant la fin du trajet, je rumine cette remarque lancée au terme de l'entretien par un type au visage tabagique doté d'un léger accent espagnol : *vous êtes plasticien*, a-t-il dit avant de s'envoyer une pastille Ricola au fond du gosier, *nous sommes ici dans un centre d'art et l'art est aussi question de forme. Or, sauf erreur de ma part, on ne vous a pas entendu là-dessus*. Je n'ai pas su quoi répondre. Je n'allais tout de même pas me tirer une balle dans le pied en confessant au jury être en pleine crise de créativité, chose que j'avais déjà niée quelques semaines plus tôt, lors de ma discussion téléphonique avec Jacques. Comment justifier ma candidature tout en expliquant qu'un secret désenchantement, renforcé par un éclair de bon sens, m'avait récemment obligé à mettre en pause ma pratique d'artiste, à ne plus ajouter un gramme, plus un pixel, au flot d'objets et d'images dont le champ de l'art est toujours plus avide, et tout cela pour quoi, pour qui ? J'ai donc préféré me taire plutôt que d'avouer qu'une fois mon visa pour la Russie en poche, je me contenterais d'habiter Malakoff et d'y tenir un journal intime qui a peut-être débuté ce soir, presque par inadvertance, pour tromper l'ennui du voyage.

Lille, mardi 16 février 2016
Le Merzbau

Ces derniers mois, j'occupais en guise de travail d'appoint un poste de gardien d'exposition dans un lieu vaguement branché de Lille : un ancien bâtiment industriel sous-chauffé où de jeunes quadras, harnachés de porte-bébés et de *tote bags*, viennent passer leurs samedis après-midi au milieu d'œuvres interactives. Le personnel n'étant autorisé ni à s'asseoir ni à parler, je passais mes journées à sillonner l'édifice à l'allure d'un promeneur dominical, vêtu d'un sweat-shirt XXL floqué au logo du lieu. Puisque l'improbable pot-au-feu imaginé par le commissaire d'exposition ne m'intéressait guère (considérations tous azimuts sur le développement personnel, l'écologie ou le transhumanisme), il avait fallu que je trouve de quoi m'occuper ; en débusquant notamment les coquilles sur les cartels d'œuvres, en étalonnant mon pas pour calculer toutes sortes de distances inutiles, ou encore en apprenant à compter une minute sans le recours d'une montre. Les tickets de métro, les élastiques de cheveux et les chewing-gums abandonnés sur mon chemin ont fini par devenir les plus hauts reliefs de mes journées. J'ai démissionné ce vendredi, après avoir surpris mon cerveau en train de commencer une partie d'échecs contre lui-même. Modeste mais suffisante, la bourse

qui va m'être allouée par le centre d'art de Malakoff devrait me permettre de voir venir.

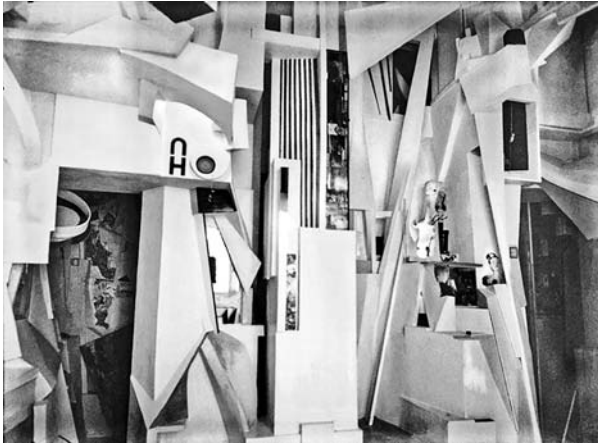
Ainsi, n'ayant plus grand-chose à faire dans le Nord jusqu'au démarrage de ma résidence prévu début mars, l'idée m'est venue de partir en Alsace, direction Hawenau, afin de passer quelques jours chez ma mère. Transiter via ma ville natale pour rejoindre Malakoff, puisque c'est là-bas que notre histoire a commencé, il y a de cela presque dix-sept ans.

Tout à l'heure, quand je l'ai appelée pour l'informer de mon retour, ma mère m'a d'emblée averti qu'elle ne traînerait pas au téléphone, au motif qu'elle était en plein travaux dans ma chambre d'enfant. Comme souvent, l'usage de cette pièce devenue vacante s'est graduellement modifié suite à mon départ. Voici longtemps que mon absence a été remplacée par des pelletées de linge propre jetées sur un lit au carré, mille et une bricoles sauvées des arrangements floraux, et une sélection de caisses à jouets remontées de la cave pour les enfants de passage. Un jour ou l'autre, nos lieux de vie finissent par devenir trop grands, on dirait qu'ils s'élargissent comme de vieux habits, à moins que ce soit nous qui rétrécissions peu à peu, jusqu'à ne plus occuper qu'un lit autour duquel gravitent des espaces sans fonctions. Pourtant, depuis que ma sœur Carole et moi sommes partis, ma mère fait preuve d'une réelle vigueur pour endiguer la progression des pièces vacantes et celle du silence qui va avec. D'ailleurs, d'aussi loin que je me souviens, le 5 rue de l'Ami-Rhénan a toujours été en chantier : un jour une tapisserie à décoller, le lendemain un mur à détruire, à peine a-t-on fini de payer la douche à l'italienne qu'on rêve de volets automatiques, et ce

carrelage qu'il faudrait changer... Ce n'est pas de l'embourgeoisement non ; ma mère tente simplement d'améliorer son modeste édifice, tâtonne pour trouver la configuration idéale qu'elle flaire à l'intérieur de ses 75 m². En comptant bien, je dirais par exemple que l'armoire en bois massif reçue pour son mariage a occupé depuis la fin des années 80 une bonne quinzaine d'emplacements successifs.

Il y a plusieurs années, étudiant en premier cycle aux Beaux-Arts de Strasbourg, je fis dans un catalogue la découverte du *Merzbau* de Kurt Schwitters. Une œuvre disparue qui me rappela aussitôt la manière dont ma mère bouleverse depuis toujours l'appartement où j'ai grandi, et que je venais de quitter à contrecœur pour le besoin de mes études. Construit à Hanovre entre 1923 et 1927 (avant que Schwitters ne s'exile en Norvège pour fuir la montée du nazisme), le *Merzbau* était un agencement évolutif et anarchique, fait de colonnes et de cavités de plâtre qui dévorèrent le domicile de l'artiste jusqu'à en percer le toit. Par-delà son caractère expérimental, j'ai tout de suite perçu la sentimentalité du *Merzbau*, dont la fonction première était d'accueillir, dans une infinité de replis éclairés à la chandelle, des souvenirs personnels, des choses glanées sur les trottoirs ou des œuvres d'amis. Dans cette période inquiète, l'artiste avait même pris soin de façonner des cachettes à l'intérieur desquelles ses proches pouvaient au besoin trouver refuge. Eh bien, si fantaisiste que cela puisse paraître, je vois comme une parenté entre Kurt Schwitters et ma mère. Un goût commun pour l'agencement d'objets n'ayant d'autre valeur que celle qu'on leur prête, une façon similaire aussi de bâtir son habitat non pas de

l'extérieur mais en tournant sur soi, et en s'y enfermant un peu plus à chaque modification. C'est ainsi qu'une carte postale du *Merzbau* punaisée au mur de ma chambre d'étudiant, et qui depuis ne m'a jamais quitté, s'est transformée en idole sur laquelle je n'ai qu'à poser un œil pour me transporter sur-le-champ au 5 rue de l'Ami-Rhénan, 67500 Hawenau.



L'œuvre de Schwitters fut détruite pendant les bombardements de Hanovre. Installé dans sa nouvelle demeure en banlieue d'Oslo, il en réalisa une seconde version qu'il dut abandonner une fois encore tandis que l'armée du III^e Reich envahissait la Norvège. Cette réplique sera quant à elle ravagée en 1951 par les flammes d'un incendie. Réfugié en Angleterre, l'artiste entamera peu de temps avant son décès l'édification d'un dernier *Merz*, désormais intitulé *Merzbarn*. J'imagine ce

pauvre Schwitters toujours en mouvement, fuyant les persécutions et la guerre, sans cesse contraint de rebâtir sa cabane pour essayer de vivre en paix. S'est-il remis à l'ouvrage avec chaque fois plus d'ardeur ou d'abattement ? Se sentait-il chez lui partout ? Ou nulle part ?

Tout cela me renvoie de façon systématique à l'idée de *Heimat*, un mot allemand chez nous sans équivalent, évoquant une contrée natale, à la fois région, ville et maison, que l'on continuerait de porter en soi malgré l'éloignement et qui, peut-être, n'a jamais existé autre part qu'à l'intérieur de nous-même. Sans connaître la ville, c'est ce genre d'émotion que m'inspirait Malakoff à l'adolescence. Et c'est probablement ce foyer rêvé qu'un artiste comme Schwitters ou qu'une petite dame comme ma mère essaient de rejoindre via leurs perpétuels travaux de rénovation. Mais si je commence à m'attarder sur tout ce qui m'agite l'esprit dès que j'entends un mot ou que je vois une image, ce journal aura vite fait de prendre du retard sur le défilement des jours.

J'étais donc ce matin en train d'appeler ma mère pour lui annoncer ma venue quand, prenant les devants, celle-ci m'a révélé le dernier aménagement de son *Merzbau* : l'installation d'une bibliothèque dans ma chambre d'enfant. *Une bibliothèque ?* me suis-je étonné, *et pour y mettre quels livres ?* Elle a ri de mon pragmatisme. Ma mère n'a jamais vraiment lu – de romans je veux dire – ou plutôt elle ne s'en est jamais crue capable. En conséquence, elle admire “les gens qui lisent” comme elle les appelle, et cela quoi qu'ils lisent. J'allais réitérer ma question lorsqu'elle a voulu écourter l'appel en prétext-

tant devoir retourner à son chantier. J'ai dû insister. *Non mais dis-moi, une bibliothèque pour quels livres ?* Elle a ri encore une fois avant de se résoudre à m'expliquer : *c'est du papier peint, c'est tout. C'est une façade de bibliothèque imprimée sur du papier peint. J'ai vu ça chez Casto la semaine dernière, je voulais te faire la surprise mais bon. Écoute on se rappelle plus tard, j'ai de la colle partout.*

Debout dans ma cuisine, une tasse de café froid dans une main, le téléphone dans l'autre, j'ai passé plusieurs secondes à méditer la nouvelle. Ma mère, qui n'aime pas lire mais qui rêverait d'aimer ça, s'est donc achetée une bibliothèque en trompe-l'œil comme pour apprivoiser l'idée avant de franchir le pas. Cela pourrait sembler saugrenu, c'est en fait génial. Moi-même en tant que phobique de l'avion, n'ai-je pas souvent désiré avoir mon propre simulateur de vol ? Une dizaine de passereaux animaient le cadre de la fenêtre, s'agrippant chacun son tour à la résille jaune fluo des balles de graines suspendues aux quatre coins de ma courée. J'observais leur spectacle d'un œil vide en tâchant de me faire une image du papier peint en question. Déformation professionnelle, la première vision qui me soit venue est celle d'une œuvre de Hans-Peter Feldmann conservée dans les collections du LaM à Villeneuve-d'Ascq, où il m'arrive parfois de tuer le temps. C'est une bibliothèque de salon photographiée à la chambre, tirée à échelle une, couchée sous verre et présentée en triptyque. Je me souviens de m'être un jour totalement égaré dans la contemplation de cette œuvre. Sans parler des bibelots, les étagères devaient contenir trois cents ou quatre cents ouvrages que je m'étais obligé à recenser avant de reprendre ma visite. Difficile de dire pourquoi cette image m'avait retenu si

longtemps, pourquoi tous ces livres photographiés de manière simple et objective m'avaient paru à ce point morbides. C'était, je crois, l'impression de voir les organes étalés d'un corps sans vie scruté par l'œil d'un photographe légiste.



J'espère ne pas éprouver la même sidération face au nouveau papier peint de mon ancienne chambre, auquel cas les nuits à venir risquent d'être tourmentées. On verra bien. En attendant, je suis ravi qu'apparaisse une bibliothèque – même fictive – à l'endroit où, des années plus tôt, j'ordonnais avec dévotion les catalogues de la fondation Gianadda que m'offrait Isabelle. C'est comme si, quelque part dans une galaxie de seconde zone, des planètes naines s'alignaient lentement autour de mon projet.

Hawenau, samedi 20 février 2016
Un jardin antérieur à la chute

Je suis arrivé hier soir aux alentours de 23 heures. Mon covoitureur, un militaire revenant de permission, m'a déposé place de la Gare après cinq heures de trajet à peine interrompues par une pause au Luxembourg où il a dépensé pour près de trois cents euros d'essence, de tabac, d'alcool et de saccharose. Embusquée sous le faisceau bilieux d'un lampadaire, ma mère attendait dans sa voiture. En ouvrant la portière pour venir à ma rencontre, elle a vu notre chien Nastase lui couper la priorité. Après s'être faufilé entre les sièges, l'animal a bondi hors de l'habitacle, s'écrasant la gueule contre le sol, se relevant aussitôt pour s'ébrouer, avant de s'élancer vers moi dans une course brouillonne qui s'est achevée contre ma poitrine. Nastase est un magnifique setter anglais aux yeux vairons que les gens prennent toujours pour un dalmatien raté avec un œil crevé. Dans un langage excluant le reste du monde, nous avons longuement célébré nos retrouvailles tandis que le militaire, dégouté par nos ébats, regagnait sa Golf, soulagé lui aussi que nos chemins se séparent enfin.

Dans la voiture de ma mère, l'autoradio était branché sur une station de musique folklorique allemande. Comme à chacun de mes retours j'ai demandé à changer de fréquence pour

écouter Fip, dont j'ai savouré la programmation en retrouvant les rues endormies de Hawenau pendant que Nastase, le menton posé sur ma ceinture de sécurité, me ventilait la nuque de son haleine faisandée.

L'accès au 5 rue de l'Ami-Rhénan se fait par un vaste hall années 70. Peu d'éléments composent son décor : du lambris au mur, une rangée de boîtes aux lettres beiges (le fameux "beige de copropriété"), un sol marbré dont le polish renvoie l'éclat d'un plafonnier en verre opale, le rectangle pelé d'un paillason et enfin – et surtout – le magma d'un gigantesque philodendron que la vie semble avoir quitté depuis des siècles, entouré par un stupéfiant réseau de racines aériennes. Revenant ici pour la première fois depuis le réveil de mon ancienne passion, j'ai soudain réalisé que cette plante semblait tout droit sortie d'une œuvre de Sam Szafran. J'ai alors repensé à l'introduction de mon catalogue signée Jean Clair, historien de l'art crépusculaire, pourfendeur d'une supposée décadence de la création contemporaine et indéfectible soutien du peintre. À mesure que je gravissais, bagages en main, les dernières marches qui me conduisaient au *Merzbau*, un long fragment de ce texte m'est revenu en mémoire, intact comme certains poèmes appris à l'école : *ces tapisseries mille-feuilles, tissées de philodendrons, de caoutchoucs, d'aralias, ces cascades de verdure et de lianes entre lesquelles se glisse la silhouette furtive d'un être humain, ont au premier regard l'enchantement des légendes, des contes pour enfants. C'est le plaisir retrouvé du Voyage au centre de la Terre, quand le lecteur atteint le lac intérieur sur les bords duquel poussent les palmiers, les fougères, les graminées géantes*

d'un monde originel. Cette œuvre est d'abord une genèse, un jardin antérieur à la chute.

Une fois vidé le contenu de ma valise dans la corbeille à linge, j'ai mangé sur le pouce un bel œuf au plat flanqué d'une tranche de lard et d'un bout de pain décongelé sur un coin de radiateur. Vu l'heure, ma mère et moi nous sommes contentés de quelques questions-réponses, ajournant tous les sujets qui auraient exigé un minimum de développement. Arrivé dans la chambre, j'ai dû faire sans lumière. Je tenais à m'endormir sans avoir vu la bibliothèque ; ne la découvrir qu'au matin, comme on s'éveille en bord de mer après avoir garé sa voiture à l'aveugle au hasard d'un long voyage.

Cela fait maintenant deux heures que la sonnerie de l'école voisine m'a tiré du sommeil. Depuis, je n'ai pas quitté mon couchage d'où j'écris ce chapitre, l'ordinateur posé sur les genoux. Je me suis réveillé dans la position suivante : au bout de mon bras droit passé sous l'oreiller, la paume aplatie de ma main adhérait parfaitement au mur contre lequel est rangé mon lit. C'est bizarre, je n'ai jamais su dormir sans m'agripper au bâti – sans doute la peur d'être éjecté du manège terrestre. Collés à la tapisserie, mes yeux ont mis plusieurs secondes à faire le point sur l'alignement de livres fictifs situés derrière ma paume. Engourdi de fatigue, sidéré par le trompe-l'œil qui envahissait mon champ de vision, il m'a fallu un temps fou pour quitter cette posture et me rendre compte que seule une partie de la chambre – par ailleurs entièrement blanche – était habillée de papier peint : quatre lés marouflés du sol au plafond, de part et d'autre d'un angle où vient se loger la tête de lit.

Premier constat, cette bibliothèque a la particularité d'être absolument vierge de tout contenu ; aucun titre ne figure sur le dos de ses ouvrages conçus à partir d'un mélange de photographies et d'imagerie numérique. Rien qu'une file indienne d'éditions anonymes, vieilles sur Photoshop et déclinant un riche camaïeu de couleur crème. Seul effet de réel auquel s'accrocher : le dos banalisé de quelques exemplaires où subsiste la petite griffe propre à la collection "Blanche" de Gallimard : deux liserés rouges assortis d'un liseré noir plus épais. Reproduire de vrais titres devait – je l'imagine – coûter une fortune en droits, en concevoir des fictifs aurait exigé les services d'un auteur, et dans les deux cas seraient apparus des problèmes de goûts littéraires excluant tel ou tel type de clientèle. Partant de là, les créateurs ont dû considérer l'absence de titres comme une possibilité de produire à bas coût une image qui ne froisserait personne. J'ai aussi noté que, toujours par souci d'économie, chaque séquence de motifs était dupliquée tous les trois étages. L'idée que ces livres puissent revenir à l'infini dans le même ordre, et ce, quelle que soit la taille de la pièce, m'a procuré un léger vertige, également dû, je crois, à la mauvaise facture du trompe-l'œil et à ses perspectives aberrantes. Le tournis m'a poussé à refermer les yeux.

À mon second réveil, assiégé par la même vision, j'ai eu cette intuition magique : si la bibliothèque est là – si ma mère l'a posée là – c'est pour que le présent journal vienne un jour s'y glisser. Maintenant qu'une place lui est promise quelque part, me suis-je dit, mon histoire peut enfin démarrer. Pour donner corps à cette pensée, j'ai attrapé un stylo noir déposé la veille sur la table de nuit, et me suis mis à chercher au mur

« À déambuler quotidiennement avec ma chapka et mon sceptre, je deviendrai bientôt l'original de Malakoff, celui dont on prend soin de préciser qu'il n'est pas méchant. D'ici quelques semaines, les riverains se mettront à colporter de petites rumeurs à mon sujet : *paraît qu'il vit dans les combles du centre d'art, paraît qu'il s'imagine en Russie, paraît qu'il se prend pour un personnage de roman.* »

En résidence de création à Malakoff, Gregory Buchert mène l'enquête sur les possibles origines russes de sa ville d'accueil tout en essayant de rencontrer Sam Szafran, figure locale et pastelliste virtuose dont il vénérât les œuvres étant plus jeune. Mais à mesure qu'il s'imprègne des lieux et rédige son journal de bord, l'auteur voit sa personnalité se scinder, l'obligeant à composer avec les errements de son double, tandis que réaffleurent certaines meurtrissures de l'enfance.

Artiste plasticien, Gregory Buchert est né en 1983 dans le nord de l'Alsace. *Malakoff* est son premier roman.

gregory
buchert

Malakoff
Gregory Buchert

cales



malakoff

Cette édition électronique du livre
Malakoff de Gregory Buchert
a été réalisée le 18 février 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072876936 – Numéro d'édition : 361175).
Code Sodis : U30506 – ISBN : 9782072876943.
Numéro d'édition : 361176.